**2e activité de la leçon**

**Regard sur la vie de Mary McIntyre**

**Membre du syndicat des standardistes**

**Mars 1903, Vancouver (Colombie-Britannique)**

*(Œuvre de fiction historique)*

****

**Une tenue vestimentaire professionnelle est obligatoire en tout temps. Elle fait partie de la discipline d’un central téléphonique bien tenu.** Library of Congress -USZ62-11823 *domaine public*

**Introduction**

À la fin de l’automne de 1902, les standardistes et les monteurs de lignes de Vancouver entamèrent la première grève de l’industrie du téléphone au Canada. Voici un aperçu de la vie d’une des femmes qui participèrent à ce conflit de travail.

**Qui suis-je?**

Je m’appelle Mlle M. McIntyre. J’ai 21 ans et je suis standardiste au central téléphonique de la New Westminster and Burrard Telephone Company (NWBTC) à Vancouver. Nos bureaux sont situés au 603, rue Hastings Ouest.

J’habite avec mes parents dans le quartier Fairview de Vancouver au 677, 7e Avenue Ouest, près de la rue Heather.

Mon père, M. James McIntyre, est charpentier, et mon frère, M. Tom McIntyre, est un **monteur de lignes** qui travaille pour la NWBTC.

En dehors de mon travail, de mes activités avec ma paroisse et de ma vie sociale, je siège au conseil d’administration du syndicat des standardistes.

**Je me prépare pour le travail**

Comme vous pouvez le voir sur la photo des trois femmes ci-dessous, je porte une tenue professionnelle pour travailler, quoique pas trop stricte. Je possède plusieurs jupes longues faites de drap de laine, ornées de garnitures sur le devant, les côtés et le bas. De style fluide, elles sont entièrement doublées.

Pour le haut, je porte des chemisiers à col montant et à manches longues que j’assortis à mes jupes. Deux d’entre eux ont des manches gigot et un autre est orné de ruches sous le cou.

Ces chemisiers à manches lâches me permettent des mouvements plus amples lorsque je travaille au standard. Tous les miens sont blancs.

Pour le travail, je possède également deux paires de chaussures à bouts pointus et à talons de hauteur moyenne.

Maman cousant avec sa machine à coudre à pédale - Library of Congress-USZ62-53209.

*domaine public*

J’ai aussi une paire de bottes imperméables pour l’hiver. Je possède enfin un tailleur que je porte pour aller à l’église et une autre robe strictement réservée aux grandes occasions.

Standardistes prêtes pour le travail/source : http://www.pinterest.com/creativecostume/1906-shirtwaist/

Ma mère, une couturière habile, confectionne la plupart de mes jupes, de mes chemisiers et de mes vestes avec sa machine à coudre Singer. C’est un modèle à pédale que l’on actionne avec les pieds. Maman est une couturière à la fois talentueuse et rapide

Elle taille et coud la plupart des vêtements de la famille, à part les chaussures et quelques sous-vêtements.

Les vêtements du prêt-à-porter sont très chers, de même que les articles commandés au catalogue d’Eaton. Par exemple, dans ce catalogue, une jupe semblable à celles que Maman me fabrique pour moins de 2,50 dollars coûte 7,50 dollars (un tiers de mon salaire mensuel).

Elle vient de terminer pour moi une nouvelle veste en pure laine à double boutonnage qui sera parfaite pour le travail.

Nous achetons le tissu, le fil et le ruban au rayon de mercerie du magasin Woodward de l’avenue Westminster (rue Main). Nous commandons aussi certains articles par la poste à la Compagnie T. Eaton de Toronto. Ceux-ci mettent ensuite environ trois semaines à arriver.

**Pour me rendre au travail au centre-ville en venant de Fairview**

Pour me rendre au travail, je dois aller à pied de chez moi jusqu’à la 9e Avenue (Broadway), puis je dois prendre un moyen de transport collectif jusqu’à la rue Hastings Ouest.

Lucky, mon chien de garde qui ne garde rien du tout

Cela fait quatre ans que je travaille au centre-ville, mais même ainsi, Lucky, mon terrier écossais, ne semble pas encore avoir réalisé que son rôle est de rester à la maison et de monter la garde, tandis que le mien est d’arriver au travail à l’heure. En dépit de mes protestations, il me suit invariablement sur une certaine distance et ne fait demi-tour que lorsque je l’ai réprimandé à plusieurs reprises!

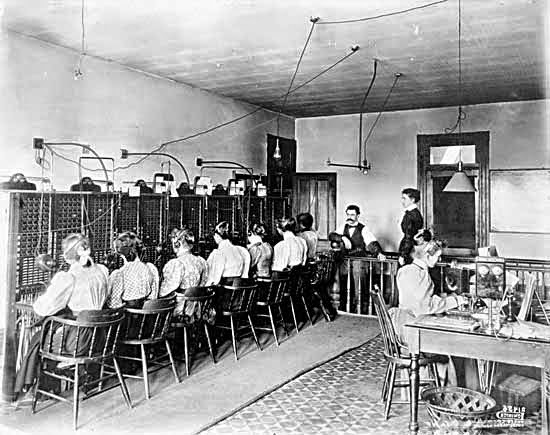
Cet incident rajoute habituellement cinq à dix minutes à mon temps de trajet, ce qui fait que j’arrive au travail à la course.

**Mon travail de standardiste**

J’ai commencé à travailler au central téléphonique en 1898, à l’âge de dix-sept ans. Je me trouve sur la photo suivante, en compagnie des autres **« hello girls ».** Je suis celle que l’on voit à l’extrême gauche, le dos tourné au photographe. Je me sens fière d’appartenir à la Branche auxiliaire des standardistes, qui fait partie de la section locale 213 de la Fraternité internationale des ouvriers en électricité.

Notre **central téléphonique** se trouve ici depuis que notre compagnie a été forcée de déménager ses installations de Port Moody en 1886, lorsque le Chemin de fer Canadien Pacifique a transféré son **terminus** à Vancouver.

Les services téléphoniques ont été installés dans les locaux de la librairie Tilley, qui ont échappé au **grand incendie** de 1886 par miracle. Le fils de M. Tilley, Charlie, un adolescent, gérait le central avec un de ses jeunes amis, J.H. King. Ils étaient responsables tous les deux de veiller à ce que le système fonctionne 24 heures sur 24.



Central de Vancouver pour la New Westminster and Burrard Inlet Telephone Company, 1898. Studio : Dominion Photo Co. Vancouver Public Library 23795 *à des fins éducatives*

Charlie dormait dans le bureau avec une sonnerie à côté de son lit pour ne manquer aucun appel. Comme il n’y avait qu’une centaine de téléphones à Vancouver à l’époque, d’après ce que j’ai lu, Charlie n’était pas souvent réveillé!

Tout est bien différent maintenant. De grands changements se sont produits depuis ces temps lointains. Lorsque j’ai commencé à travailler en 1898, quinze ans après les débuts de la compagnie, notre premier téléphone interurbain a été installé dans les bureaux du journal *The Province.* La même année, le premier téléphone public est apparu à la baie des Anglais, la plage la plus achalandée de la ville.

Un nouvel ami de mon père, M. Walter Nichols, dit que le Dr James Lefevre et un investisseur anglais sont maintenant propriétaires de BC Telephone, qui détient des parts lui conférant le contrôle de notre compagnie de téléphone, ainsi que d’autres à Victoria, Vernon, Nelson, Kootenay Lake et Nanaimo. Ils détiennent aussi des parts leur conférant le contrôle du Canadian Western Telephone and Telegraph. On raconte que chacune de ces compagnies fera bientôt partie d’une entreprise plus importante, qui sera probablement appelée la BC Telephone Company.

M. Nichols est bien placé pour le savoir, il est le rédacteur-en-chef du journal *The Daily Province.*

À l’automne de 1902, tous les employés se sont inscrits au syndicat, car les conditions de travail étaient déplorables. En tant que standardistes, nous gagnions 15 dollars par mois, nous devions payer le salaire de notre remplaçante quand nous étions malades, et on nous faisait travailler six jours par semaine en dépit de promesses de nous accorder un congé un samedi sur deux. Les heures supplémentaires ne comptaient pas et nous devions simplement rester au travail jusqu’à ce tout soit fini. Pour couronner le tout, la compagnie employait des stagiaires pendant de longues périodes sans les rémunérer. Les monteurs de lignes, eux, étaient mécontents de la durée de leurs journées de travail, étant donné la nature épuisante de leur métier.

Avant la grève, ils faisaient des journées de neuf heures au taux de 3 dollars par jour (ou 0,33 dollar de l’heure). L’absence de réglementation sur les apprentis voulait dire que la compagnie pouvait employer ceux-ci pour moins cher que des ouvriers qualifiés autant qu’elle le désirait.

De nos jours, en 1901, Vancouver compte plus de 29 000 résidents et plus de 1000 téléphones. Cela veut dire qu’il y a un téléphone pour 29 personnes! Plus de 37 standardistes travaillent pour la compagnie à Vancouver ainsi qu’à New Westminster.

La plupart de celles avec qui je travaille sont de jeunes femmes célibataires qui ont entre 17 et 25 ans.

La compagnie a pour règle de ne pas employer de femmes mariées. Pourtant, la plupart des filles ont hâte de se marier et d’avoir des enfants avant de trop avancer en âge et d’être considérées comme de **vieilles filles** – un sort pire que la mort!

Pour pouvoir conserver leur emploi, certaines d’entre elles vont se marier ailleurs, dans l’espoir que personne n’en saura rien. Généralement, cela ne prend pas beaucoup de temps avant que quelqu’un ne le rapporte à la direction et elles sont mises à la porte.

**Des choix limités pour les femmes**

Bien que j’aie de quoi me plaindre, je suis contente d’avoir cet emploi. Même quand on n’est pas mariée, il n’existe que peu de métiers respectables pour les femmes. Les autres emplois qui leur sont ouverts sont le **service domestique**, la garde d’enfant, la confection de vêtements, le travail en usine, l’enseignement et les soins infirmiers.

J’aurais besoin de plus d’instruction si je voulais devenir enseignante ou infirmière et je ne suis pas sûre de vouloir passer plus de temps à faire des études. J’ai été élève pendant quatre ans à la Vancouver High School, au coin de la rue Oak et de la 12e Avenue Ouest. Après cela, j’ai décidé qu’il était temps de trouver du travail.

Je ne voulais pas travailler dans une usine dans la mesure où c’est un travail salissant, pénible et mal payé. Elizabeth, une de mes camarades de classe qui vit en bas de ma rue, travaille dans une usine de vêtements et dit que les filles viennent de fonder le premier syndicat de femmes ouvrières en tant que section locale du Shirt, Waist and Laundry Workers International Union.

Elizabeth et ses collègues ont conclu que la syndicalisation était nécessaire dans la mesure où les **ateliers de misères** permettent à peine de subsister. Elle m’a raconté qu’un des fabricants de vêtements de la ville a employé une chapelière sans la rémunérer pendant un an, puis lui a proposé un dollar par semaine, alors que les hommes gagnaient 10 à 15 dollars par semaine, et que les autres femmes en gagnaient deux.

**Les avantages d’être standardiste**

Comparé à la plupart des autres emplois, le travail téléphonique est intéressant, pas salissant, et bénéficie d’un grand prestige. Nous avons même des visiteurs qui viennent au central pour nous observer et s’émerveiller tandis que nous parlons à des clients se trouvant à bien des kilomètres de notre local de la rue Hastings. Comparé au télégraphe, cela paraît miraculeux et le travail est parfois passionnant. On s’entend parler sur la ligne, c’est bien plus personnel et bien plus de monde peut s’en servir en même temps.

Grâce à la grève de novembre et de décembre 1902, les standardistes ainsi que les monteurs de lignes ont obtenu un contrat écrit qui est maintenant appliqué.

Mon nouveau salaire est de 20 dollars par mois, et non plus de quinze. Dans deux ans, il passera à 30 dollars par mois.

En plus de cette augmentation de salaire, notre semaine de travail a été raccourcie et nous avons trois jours de congé de maladie payé par mois.

Selon ce nouveau contrat, la compagnie ne peut plus employer de stagiaires non rémunérés pendant plus de dix jours. À partir de ce laps de temps, elle doit les payer un salaire commençant à 20 dollars par mois. Tous les employés, à l’exception des membres de la direction, doivent être inscrits au syndicat.

En dépit de ce nouveau contrat, il reste encore quelques problèmes importants que mes collègues et moi aimerions régler dans nos prochaines négociations.

Mises à part les longues heures passées au standard, parmi nos griefs, nous comptons l’obligation de porter des **écouteurs** en tout temps, de ne pas avoir assez de pauses, de rester trop longtemps assises sans pouvoir souvent nous étirer et bouger, de souffrir de problèmes de raideur du torse et de la nuque ainsi que de crampes d’écrivains dans les mains (causées par le fait de brancher et de débrancher les câbles), et enfin, d’avoir à subir des sons aigus inopinés qui se produisent dans nos écouteurs. Nous sommes convaincues que, à long terme, ces sons pourraient nuire à notre capacité auditive.

De plus, nous sommes tenues responsables des décharges électriques que nous recevons du standard. Tous comme les monteurs de lignes, nous nous inquiétons de savoir si nous pourrions être ainsi électrocutées.

Nous devons également mémoriser la position de centaines de numéros de téléphone sur le tableau devant nous, ce qui nous stresse et nous donne des maux de tête.

La compagnie n’est pas encore très importante, mais nous pouvons constater que le travail des communications téléphoniques est en train de devenir de plus en plus réglementé. Les standardistes elles-mêmes ont moins leur mot à dire dans la planification et les opérations de leur travail.

Nous avons appris qu’à Victoria, un chef de service force les nouvelles standardistes à signer un exemplaire du règlement du bureau central lorsqu’elles sont embauchées. Nous ne l’avons pas encore reçu, mais nous avons entendu dire qu’il comprend l’obligation de rester au travail aussi longtemps que nécessaire et de demeurer assise à son poste en portant ses écouteurs en tout temps. Et la liste est encore bien longue. Ce règlement paraît être plus du ressort de l’armée que d’une compagnie!

Étant donné qu’il y a une surveillante pour trois ou quatre employées, si ces nouvelles règles sont introduites, nous pourrions bien être ainsi directement harcelées par la direction.

Notre standardiste en chef dit qu’elle n’écoute pas nos appels, mais elle entend tout ce qui se dit de notre côté de la conversation. Son rôle est de veiller à ce que nous traitions chaque appel correctement et conformément aux consignes de la compagnie.

Nous ne devons employer que le langage approuvé par la compagnie. Ainsi, il ne faut lire les numéros que d’une certaine façon (le numéro 2000 doit être lu comme étant « deux, zéro, double zéro », ou le numéro 4001, comme étant « quatre, double zéro, un »).

La compagnie exige également que nous donnions l’heure comme « dans les gares », en disant non « neuf heures moins douze », mais « huit heures quarante-huit ». Le reste de ce que nous pouvons dire se limite à des expressions approuvées, comme :

« Numéro? », « Ça ne répond pas. »

« La ligne est occupée. »

« La ligne est en dérangement. »

« Je n’ai pas ce numéro, veuillez consulter votre annuaire. »

« Le téléphone a été désinstallé. »

« Je vais vous donner le renseignement. »

« Je vous passe la standardiste en chef. »

Et enfin, une standardiste doit être rapide.

Le **central** est censé prendre six ou sept appels par minute. Au cours des périodes les plus occupées, nous devons établir des douzaines et des douzaines de connexions pendant une période de 60 minutes.

**Mon frère Tom**

Mon frère Tom a de la chance. En tant que **monteur de ligne**, il fait partie des employés permanents de la compagnie de téléphone. Un grand nombre de monteurs de lignes ne travaillent que temporairement et ne sont appelés que pour des travaux particuliers.

Les **monteurs de ligne** font un métier difficile et dangereux dans le cadre duquel ils construisent les installations fixes, plantent les poteaux et posent les fils. Ils sont trop souvent victimes de graves chutes ou d’électrocution.

Par mesure de précaution, Tom a rédigé son testament et l’a fait **certifier par un notaire**; il a également souscrit une assurance-vie pour mettre sa famille à l’abri du besoin dans l’éventualité de son décès au travail.

Tom éprouve des sentiments mitigés face au fait que des femmes font partie de son syndicat. Il est reconnaissant du soutien que les standardistes ont apporté aux **monteurs de lignes** pendant le conflit de travail de l’année dernière. Mais il ne pense pas que les deux groupes devraient négocier ensemble, car le salaire des standardistes est beaucoup plus bas que celui des monteurs de lignes. Ainsi, il craint des répercussions négatives sur les négociations salariales si elles sont menées ensemble. De même, il y a plus de femmes que d’hommes dans la section locale 213 et Tom dit que les enjeux des négociations sont plus importants pour les hommes mariés que pour les femmes célibataires.

Tom et moi discutons souvent du rôle des femmes. Je suis d’avis qu’elles devraient avoir le droit de travailler lorsqu’elles sont mariées. Il n’est pas d’accord avec ça. Je suis d’avis que les femmes devraient avoir le droit de voter. Il n’est pas d’accord avec ça non plus. Il y a seulement trois ans, en 1899, un projet de loi a été introduit au parlement de la Colombie-Britannique pour donner le droit de vote provincial aux femmes. Il a été rejeté de peu, par 17 « non » contre 15 « oui ». J’ai entendu dire qu’au moins cinq États américains ont accordé aux femmes le droit de vote!

Pourquoi pas ici?

**Mon amoureux**

J’ai une jeune prétendant avec qui je sors habituellement le samedi soir. Il s’appelle M. Ian Stewart. J’ai fait sa connaissance dans notre paroisse (de l’église presbytérienne de Fairview).

M. Stewart est un peu plus âgé que moi et travaille comme charpentier pour une entreprise de construction. Il vient de terminer sa formation d’apprenti et participe actuellement à la construction du pavillon Heather à l’Hôpital général de Vancouver, qui ouvrira en 1906.

Maintenant qu’il est bien établi dans son emploi en tant que **compagnon** charpentier, j’espère qu’il va trouver le courage de me demander en mariage!

Il m’emmène à des activités sociales de la paroisse qui ont lieu le samedi après-midi, ce que mon nouvel horaire de travail m’autorise parfois, maintenant que je peux prendre congé un samedi sur six.

L’été, nous faisons de longues promenades dans le parc Stanley ou nous allons à la baie des Anglais avec mes amies pour nous détendre sur la plage ou nager. 

Moi (au centre) et mes amies dans un moment de détente à la baie des Anglais (mon amoureux n’est pas sur la photo) **(vers 1901) City of Vancouver Archives AM54-S4-:** Be P97.1 à des fins éducatives

Parfois, M. Stewart et moi nous contentons de faire du lèche-vitrine, soit au nouveau magasin Woodward, au coin des rues Hastings et Abbot, soit à celui de la Compagnie de la Baie d’Hudson, au coin des rues Georgia et Granville.

D’autres fois, nous nous promenons le long de la rue Westminster (ou rue Main) pour regarder tous les magasins, ou bien nous marchons dans la direction opposée pour nous rendre à la nouvelle bibliothèque Carnegie, au coin des rues Westminster (Main) et Hastings. Nous participons également aux activités sociales des standardistes.

Je peux vivre chez mes parents à condition que j’obéisse à leurs règles. Comme ma mère est très religieuse, cela veut dire que les dimanches sont réservés à l’office religieux et à l’étude de la bible. La règle de Maman est que la seule activité sociale ce jour-là doit être une activité religieuse. Elle prépare tous nos repas du dimanche le samedi pour pouvoir respecter cela. D’après ce régime, on ne peut ni jouer aux cartes, ni danser, ni s’amuser d’aucune autre manière le dimanche, mais on a le droit d’aller se promener. Ian et moi nous efforçons de respecter ses règles.

**Le conseil d’administration des standardistes**

Je suis désormais conseillère de la branche auxiliaire de la section locale 213, le syndicat des standardistes. Je fais aussi partie d’un comité mixte (en commun avec les monteurs de lignes) constitué de cinq femmes et de cinq hommes qui sont chargés d’organiser les activités sociales de la section locale 213.

Six semaines après la fin de la grève, nous avons organisé une rencontre et une soirée dansante à la salle O’Brien le mercredi 28 janvier et tout le monde s’est bien amusé. Quatre-vingts couples sont venus. Ian et moi y étions, bien entendu. Les standardistes et leurs amis se sont divertis en dansant, en mangeant et en jouant à des jeux.

Le syndicat projette bientôt un pique-nique au parc Stanley.

Ce grand événement aura lieu à la fin de l’automne, à l’approche de Noël. Nous avons déjà réservé la salle de la rue Pender. Les décorations électriques seront l’un des clous de cet événement et nous espérons pouvoir installer des ampoules de couleur pour la première fois.

Nous attendons plus de deux cents personnes. Nous avons prévu un banquet et une soirée dansante animée par un orchestre local.

J'attends cet événement avec impatience!